

der en chef, laisse-nous d'abord nous mettre à l'abri, car la nuit est plus que froide, mon camarade !

Et il entra, écartant, sans plus de préambules, l'aubergiste qui continuait à se confondre en protestations.

Son second appela un sergent qu'il plaça à la porte, à l'intérieur de l'auberge, tandis que cinq ou six soudards restaient au dehors, prêts à accourir au premier appel.

—Or çà, commanda le premier en se dirigeant vers lâtre, jette un fagot dans le foyer, car je suis tout engourdi. Puis nous causez !

Les deux chefs tirèrent des escabeaux devant la cheminée et s'y installèrent d'autorité, tandis que la flamme s'élançait en crépitant.

John Robby les étudiait du coin de l'œil, assez troublé malgré lui.

Il essayait bien de se persuader que le passage des soudards était causé par le soulèvement des grands seigneurs écossais contre leur reine, Marie Stuart. Mais après son premier moment de confiance lorsqu'il avait ouvert la porte, des perplexités lui venaient. Il se souvenait du damné Stewart Bolton...

Cependant il essaya de se rassurer :

.. C'est cela, se dit-il. Et j'ai tort de me créer des idées saugrenues. Lord Somerset, se rappelant de son ancienne haine, envoie des partisans leur prêter main-forte en commençant par ravager les terres des domaines de Walter d'Avenel : c'est tout simple !

Mais, en ce cas, pourquoi leurs chefs lui faisaient-ils l'honneur, peu envié dans cette circonstance, de s'arrêter chez lui en prenant certaines précautions d'apparence assez suspecte ?

John Robby savait, à présent, que Stewart Bolton, ayant gagné Londres, y était devenu le chef de la police personnelle du duc de Somerset.

Et se souvenant des souterrains du château de Melrose, dans lesquels l'ancien intendant du chevalier d'Avenel l'avait laissé pour mort, après s'être emparé de tout le trésor qu'ils étaient allés voler ensemble, il sentait un frisson lui courir sous la peau.

Bolton, après l'avoir oublié, l'ayant cru trépassé dans les caveaux, avait dû apprendre son rétablissement miraculeux.

Et sans doute avait-il voulu se débarrasser d'un témoin gênant, en le faisant arrêter, sous prétexte de conspiration... savait-il quoi ?

—Il se pourrait même que ces soldats fussent chargés de faire coup double... me supprimer en passant en ensuite franchir la Tweed, et passer en Ecosse...

Ne pouvant pas supporter plus longtemps cette incertitude, il prit son air le plus mielleux et s'approchant :

—Vos Seigneuries voudront-elles me permettre de leur demander ce que je pourrais avoir l'honneur de leur apporter ?... Mon auberge n'est qu'une modeste hôtellerie, mais j'ai de très vieux gin, et du whisky plus vieux encore, que j'ai eu la faveur insigne de faire goûter à Son Honneur, lord Somerset... il y a bien longtemps...

Il s'arrêta sur ce mot, cherchant cauteusement à lire sur la physionomie des visiteurs l'impression qu'il avait produite, cherchant surtout à y dénicher les sentiments qu'ils pouvaient avoir contre lui.

Il avait encore les pistolets qu'ils avait commencé à leur montrer en entre-bâillant sa porte.

Et il était prêt à s'en servir, s'il le fallait à tout prix : le misérable était capable d'avoir un moment de courage pour sauver son ignominieuse existence.

Les deux chefs des partisans se mirent à rire.

—Eh ! eh ! capitaine, dit l'un d'eux, du whisky que Son Honneur a daigné boire jadis ne doit pas être à dédaigner. Eh bien ! soit, apporte-nous en un flacon et deux verres. N'est-ce, Rumskorff ?

Un grognement approbatif lui répondit, et John Robby ayant allumé une chandelle, se hâta de descendre dans la cave.

L'ordre qui venait de lui être donné n'indiquait pas des intentions bien farouches.

Cependant, une fois arrivé dans le cellier, il inspecta instinctivement une trappe dissimulée dans les pierres, au milieu desquelles elle était presque invisible et qui conduisait à un boyau secret... à une carrière abandonnée.

Elle fonctionnait toujours bien, prête favoriser sa fuite s'il était nécessaire... Et un peu rassuré, il remonta, portant sous les bras deux bouteilles dont l'humidité avait presque corrodé les bouchons.

—Fichtre ! déclara le capitaine des partisans après avoir bu une lampée, tu ne t'es pas vanté : c'est un vrai breuvage de roi. Et je ne m'étonne plus que Son Excellence le lord-chief y ait fait honneur !

—Eh ! bien, je vais voir si l'on peut avoir aussi bien confiance en toi, que dans le contenu de tes flacons."

Les paupières du hideux aubergiste battirent fébrilement : qu'allait lui dire le chef des soudards ?

Son regard se porta rapidement vers le sergent laissé en faction près de la porte, et dans l'incertitude, il se rapprocha d'un pas du côté de la cave...

—Voyons, reprit le capitaine, que se passe-t-il de l'autre côté de la Tweed ?

—De l'autre côté de la rivière ? répéta John Robby se demandant s'il n'avait réellement rien à craindre.

—Oui, fit son interlocuteur avec impatience, tu es là en somme pour savoir ce qui se passe. Sans cela, je sais que tu as sur la conscience certaines peccadilles qui auraient conduit le shérif à te rendre visite. Donc, parle vite.

—Eh bien ! les Ecossais ont-ils fait quelques préparatifs de défense ? Ont-ils coupé les gués qui conduisent d'Angleterre en Ecosse ? Parle, voyons, et surtout dis la vérité, car il y a des cordes de chanvre pour pendre aux branches des arbres les misérables traitres.

L'aubergiste courba l'échine, rentrant sa tête dans ses épaules à l'énoncé de ce supplice redouté.

—Dieu me garde de tromper Vos Seigneuries, s'empressa-t-il de protester. Je suis un bon Anglais, et je crois l'avoir largement prouvé. Quant aux Ecossais, au coucher du soleil, il n'avaient encore commencé aucuns travaux pour défendre le passage de la rivière. Ils ont bien assez à faire de fortifier la tour d'Avenel.

—Alors le passage est libre ?...

—Il l'était encore au coucher du soleil, je le répète. Du reste, outre le gué auquel aboutissent les routes de Londres et d'Edimbourg, il en est un autre moins connu où pourraient passer des hommes à pied afin d'aller trouver les highlanders, s'il leur avait pris la fantaisie de garnir le passage principal, ce que je ne crois point, les guerriers qui occupent la tour n'étant pas assez nombreux pour cela.

Le cabaretier voulait parler du chemin emprunté quelques heures auparavant par Christie de Clinthill sur les rochers autour desquels bouillonnaient en torrent les flots de la rivière.

—Et ce dernier gué est-il sûr ? questionna Rumskorff.

—Dame, la nuit, le chemin est un peu hasardeux ; le pied glisse sur les rochers couverts par les embruns.

Et s'enhardissant, à présent qu'il espérait n'avoir rien à craindre :

—Monseigneur Somerset se déciderait enfin à punir ces papistes d'Ecossais de leur insolence ?

Les deux chefs tournèrent vers lui un regard méfiant.

Ils n'aimaient pas les questionneurs indiscrets.

—C'est que, reprit John Robby, je pourrais peut-être vous donner en ce cas certaine indication qui aurait sa valeur.

Son œil fourbe brillait sourdement en prononçant ces paroles.

Une inspiration digne de l'homme exécrable qui l'avait conçue venait de germer dans son esprit.

Le capitaine le dévisagea, puis se versa une seconde rasade :

—Eh bien ! parle, nous t'écoutons.

Après ce que ses visiteurs lui avaient demandé, ces dernières paroles étaient significatives pour l'aubergiste. C'était bien aux Ecossais d'Avenel qu'ils en voulaient.

—Sire capitaine, dit-il donc, je suis trop bon Anglais pour voir avec indifférence les soldats de notre illustre souveraine s'engager en ce pays ennemi en laissant des traitres derrière eux.

De qui voulait donc parler le misérable ?... Il continua :

—A quelque distance du gué existe un moulin. C'est là que, à son retour, le chevalier d'Avenel a trouvé un abri. Le meunier et sa famille sont ses espions, ils correspondent journellement avec les défenseurs de la tour, et vous n'auriez pas fait cent mètres au delà de la Tweed que vous auriez des émissaires derrière vous.

—Oh ! oh ! Ce que tu dis là est-il bien vrai ?

—Sur ma foi d'Anglais, j'en fais le serment.

—Eh bien ! sang dieu, nous pendrons cette racaille.

Les lueurs sourdes qui couraient dans les prunelles de John Robby, s'avivèrent sur les lourdes paupières qui les cachaient.

—Messire, les chiens en aboyant signaleront votre approche, et quelques-uns de ces ennemis de Sa Majesté auront le temps de vous échapper, sinon tous !

—Alors, connais-tu un moyen ? interrogea avec une certaine anxiété le chef de l'expédition.

Il appréhendait le mécontentement de lord Somerset s'il venait à apprendre qu'il avait laissé les émissaires de son mortel ennemi en état de continuer leurs dangereux agissements.

John Robby s'en aperçut et ses lèvres se tendirent dans un rictus muet.

—Il y a en effet, dit-il en montrant une placidité absolue : et je considérerais comme un crime contre les intérêts de Sa Majesté en ne pas vous le révélant.

Et s'approchant des deux officiers, baissant la voix :

—Le moulin est alimenté par des vanes que l'on lève en été, lorsque les eaux sont très basses. Actuellement une seule fonctionne à cause du niveau de la rivière qui est extrêmement élevé. Il n'y a qu'à les lever toutes ; l'eau arrivant en torrent aura vite balayé les vieilles murailles. Et comme c'est la nuit, que les habitants de ce moulin maudit dormiront quand l'on arrivera, Son Honneur lord Somerset ne pourra pas vous reprocher d'avoir laissé à ses pires ennemis le temps de se mettre à l'abri.